

rigènes par des hommes obscurs qui obtenaient des postes auxquels ils n'avaient jamais pu aspirer. Cette élévation inattendue les attachait au conquérant auquel ils devaient leur avancement.

Alors purent être attaqués avec quelque espérance de succès des attentats qui depuis trop long-temps désolaient ces belles contrées. Elles coûtaient à la compagnie plus qu'elles ne lui rendaient. Les revenus se perdaient dans les mains chargées de leur perception. L'armée éparsée répandait partout l'oppression et la terreur. L'innocence et la faiblesse ne trouvaient que des tyrans dans les tribunaux. Les monopoles suspendaient les opérations naturelles du commerce. Le pécuniaire se montrait avec arrogance. Le mécontentement était universel et se taisait ; mais c'était le silence du désespoir et de la révolte.

C'était une nécessité de terrasser tant de monstres ; et Hastings se présenta fièrement au combat. Calcutta , le centre de la corruption , reçut ses premiers coups. Il y supprima les emplois sans nombre que l'intrigue , la corruption , la faiblesse , avaient successivement créés. Les postes jugés nécessaires ne reçurent plus que des appointemens proportionnés à leur importance. Tout se fit mieux et à meilleur marché dans tous les départemens. Les lois , et surtout l'exemple , mirent quelques bornes au ton d'ostentation qui avait tourné toutes les têtes. Un besoin passager ou de vains caprices ne réglèrent plus la recette et la dépense. Les

différens membres du corps politique qui n'avaient jamais formé d'ensemble furent enfin tous réunis sous l'inspection d'un conseil digne de son chef.

De Calcutta , l'attention de Hastings se porta sur les provinces. Dans toutes furent établis des bureaux de finance qui avaient d'autres bureaux au-dessous d'eux. Il fut défendu , sous les peines les plus graves , aux uns et aux autres , d'exiger d'autres contributions que celles qui seraient ordonnées par le gouvernement. On plaça à côté d'eux des cours de justice revêtues d'une autorité suffisante pour empêcher les actes répétés d'usurpation qui avaient ruiné également et les peuples et la compagnie. Une sage économie présida à ces heureuses institutions et à cent autres , également le fruit de l'activité la plus vigilante.

Les Anglais ne cachaient pas la haine qu'ils portaient au réformateur qui mettait fin à leurs brigandages. Mais il était dédommagé de leurs malédictions par les vœux que faisaient pour lui les Bengalis. La nation entière était à ses pieds. Son nom était dans toutes les bouches. Les pères l'apprenaient à leurs enfans. Tous se croyaient au terme de leur esclavage et de leurs souffrances. Telle était la disposition des esprits lorsqu'un événement inattendu vint partager l'attention publique.

On doit se souvenir que , pour obtenir le revenu des possessions envahies par les armées bri-

Anglais au
Bengale.

tanniques sur les bords du Gange, la compagnie s'était obligée à payer annuellement à Chah-Allum sept millions huit cent mille livres, et lui avait assuré les provinces d'Allahabad et de Cora. Un corps de dix mille hommes fut chargé de couvrir ce beau territoire, et le prince y fixa son séjour. L'Angleterre ne tarda pas à juger que ces dépenses épuiserait avec le temps le numéraire du Bengale, et ordonna, en 1768, d'en retirer les troupes, si ce parti n'entraînait pas de trop grands inconvéniens. Ce rappel, disaient les directeurs, peut produire un autre effet très-salutaire. L'empereur, convaincu que nous ne secondons jamais les vues de son ambition, s'adressera à quelque autre puissance pour le conduire à Delhy; et nous pourrons nous faire un prétexte de cette démarche pour cesser de lui payer le tribut auquel nous nous sommes engagés.

La conjecture se vérifia bientôt. Vers la fin de 1771, Chah-Allum, ne comptant plus sur les promesses des Anglais, se jeta dans les bras des Marattes, qui le conduisirent en triomphe dans la capitale de l'empire, mais sans vouloir ou sans pouvoir rattacher au trône les états que l'ambition et l'anarchie en avaient détachés. Ils ne le firent régner que sur un territoire beaucoup plus borné que les provinces d'Allahabad et de Cora qu'ils s'étaient fait céder.

Cette cession parut un coup de fortune à M. Hastings. Il se crut autorisé à supprimer la

pension dont jouissait Chah-Allum, et à se remettre en possession du domaine qui avait été abandonné à ce prince. Allahabad et Cora étaient à un trop grand éloignement du Bengale pour que cette propriété pût lui devenir jamais avantageuse. On crut plus utile de les livrer au soubab d'Oude, qui de son côté assura quinze millions à la compagnie, et s'obligea de payer chaque mois, pour la brigade anglaise qui serait à son service, six cent trente mille livres, au lieu de soixante-douze mille qu'il avait données jusqu'à cette époque.

Cet arrangement, signé à Benarès en octobre 1773, paraissait dicté par une saine politique. Il mettait Soujah-Doulah en état de résister aux efforts que les Marattes ne devaient pas tarder à faire pour se mettre en possession des provinces qui leur avaient été abandonnées; et il préservait les conquêtes britanniques des incursions que ces barbares seraient toujours disposés à y tenter. Malheureusement le traité portait que les deux nations contractantes uniraient leurs forces pour envahir le pays des Rohillas, que la propriété en serait assurée au soubab, et que celui-ci paierait douze millions à la compagnie.

La contrée que les alliés se proposaient d'asservir est défendue au nord par les montagnes du Tibet, au sud et à l'ouest par le Gange. C'était un jardin délicieux, où les regards s'arrêtaient avec complaisance sur ce que la nature et l'art peuvent offrir de plus brillant. On y voyait

deux classes d'habitans. Les plus anciens, doux, modestes, bienfaisans, laborieux, pacifiques, se livraient sans inquiétude à l'agriculture, au commerce, aux manufactures. Ce bon peuple avait été subjugué depuis moins d'un siècle par une nombreuse horde de Patanes, qui, contre l'usage de leur nation, n'avaient pas porté dans leur conquête l'esprit dévastateur. Contens de vivre des fruits de la terre sans prendre la peine de la cultiver, et de ne pas mêler leur sang à celui de leurs sujets, ils avaient constamment régné avec une modération et une justice qui auraient fait honneur aux souverains que l'histoire a le plus vantés. Loin que le Rohilcound eût perdu quelque chose de ses prospérités premières, elles paraissaient s'être accrues sous leur vigilante administration.

Tel était le territoire dont l'usurpation avait été solennellement jurée. Les armées combinées y pénétrèrent au commencement de 1774. Quarante mille Patanes les attaquèrent le 23 avril, et combattirent avec toute la vaillance possible pour leur pays et pour leur liberté. Vains efforts ! il fallut céder à la tactique, à la discipline et à l'artillerie de l'Europe.

Tout le temps que dura la bataille, le soubab, à la tête des siens, se tint à une grande distance de tous les dangers ; mais il n'eut pas plus tôt vu ses ennemis massacrés ou en déroute, qu'il lâcha sa nombreuse cavalerie pour piller leur camp et

pour détruire leur pays. Les plaines, fécondées et embellies par plusieurs siècles de travaux et de vertus, furent toutes mises à feu ou à sang ; et les troupes britanniques, aux ordres d'un barbare, traînées de place en place pour en forcer les portes. Des cruautés sans exemple anéantirent en quelques mois un peuple dont tout le crime était d'avoir été plus sage et plus heureux que ses voisins. Quelle honte pour les Anglais de s'être faits pour quelque argent les instrumens de tant de crimes ! Peut-être les trouvera-t-on plus vils et plus odieux que l'homme exécrationnel auquel ils ne rougissaient pas d'obéir. Celui-ci pouvait du moins alléguer, pour diminuer l'horreur de ses forfaits, qu'il s'assurait d'une excellente barrière contre les nations qui entreprendraient de dévaster ou d'envahir ses domaines.

Soujah-Doulah survécut peu aux maux incalculables que son ambition avait causés. Il termina une carrière agitée dans les premiers mois de 1775, et eut pour successeur son fils Asoph-oul-Doulah, qui se vit contraint d'acheter une protection nécessaire au prix que le conseil de Calcutta voulut bien y mettre. Aucune des conditions onéreuses imposées au père ne fut abrogée, et on obligea le nouveau souverain à augmenter les subsides stipulés pour les troupes anglaises qui étaient ou pourraient être un jour au service de la soubabie à ne souffrir à sa cour ni sous ses drapeaux aucun Européen, à livrer même tous

ceux qui pourraient s'y présenter ; à céder à la compagnie la belle province de Benarès, agrandie depuis quelque temps des riches districts de Chunar et de Gazipour.

C'était, à raison de son revenu et de sa situation, la meilleure acquisition que les Anglais pussent faire. Nulle ville dans les Indes n'est aussi bien bâtie que la capitale de cet état. Dans sa population, qui est de quarante à quarante-cinq mille âmes, se trouvent six à sept mille brames. Ceux d'entre eux que la contemplation des choses célestes, que des études profondes n'absorbent pas, sont occupés à distribuer les eaux du Gange, bénites avec des cérémonies très-imposantes, aux pèlerins qui viennent acheter l'absolution de leurs égaremens. Le nombre, la beauté des édifices sacrés surpassent de beaucoup tout ce qui se voit ailleurs. C'est le dépôt des ouvrages saints ou profanes qui ont échappé aux ravages du temps ou aux invasions, et la seule académie de l'Indostan. Autour de la cité sont des jardins agréables où, par un usage sagement perpétué depuis les anciens brahmanes, les professeurs instruisent la jeunesse que le désir ou le besoin du savoir ont attirée à leur école. Plus loin, des cultures et des manufactures florissantes couvrent les campagnes.

Lorsque l'acquisition de Benarès eut mis enfin un terme aux vues exagérées d'agrandissement qu'avaient toujours manifestées les agens de la

compagnie, on vit s'affermir l'ordre qui avait commencé à s'établir dans le Bengale. L'empire des lois y prit quelque consistance. Le calme succéda aux tempêtes. Plusieurs des fugitifs que la tyrannie avait expatriés regagnèrent leurs premiers foyers. La culture fut moins négligée, et l'industrie plus encouragée. Les ventes et les achats reprirent leur cours. L'oppression diminua. On liquida les immenses dettes contractées au nom du corps privilégié, et les comptoirs subalternes reçurent les secours qu'ils attendaient. Une meilleure administration s'établissait également dans toutes les possessions britanniques qui embrassaient les côtes presque entières de l'Indostan. Ces prospérités étaient l'ouvrage de Hastings, qui, après avoir été bien ou mal à propos contrarié par le tribunal suprême qui le reconnaissait pour son président, était enfin parvenu à le subjuguier.

Les grandes puissances de cette belle partie de l'Asie furent effrayées de la consistance que prenaient sur leurs frontières les établissemens anglais. Toutes se crurent menacées d'un honteux asservissement. Le glaive suspendu sur leurs têtes les fit recourir aux armes. Elles jurèrent de périr ou d'exterminer une horde de brigands étrangers qui, par un système combiné de rapines et d'usurpations, visaient à l'empire universel. Les forces de terre et de mer de la France vinrent augmenter l'audace et les espérances de la ligue.

LVI.
Confédération
contre
les Anglais.